

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 36

Artikel: Onna bouna reponsa
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vreul, à ses futurs travaux. » Et le centenaire, qu'un toast à sa santé n'eût peut être pas décidé, trempa ses lèvres dans le Champagne en songeant à ses travaux.

L'intention du ministre était aimable ; mais convier M. Chevreul à boire du vin, lui qui doit son « centenat » à l'eau claire ! On frémît en songeant aux conséquences qu'aurait pu avoir l'imprudence du vieillard s'il s'était laissé aller à vider sa coupe ! »

Nous n'avons jamais de pareilles émotions dans le canton de Vaud, et si jamais un des nôtres atteint l'âge de M. Chevreul, il faudra, croyons-nous, l'attribuer à une autre cause.

On nous raconte l'amusante histoire qu'on va lire et qui se serait passée à Genève, il y a une quinzaine de jours.

Deux individus, réduits aux expédients, et ne vivant plus que de carottes, avaient trouvé moyen, grâce à leur aplomb imperturbable, de se faire livrer à crédit, dans un magasin de confections, chacun un vêtement neuf. Un ancien ami, très habilement mis à contribution, leur avait en outre livré quelques écus. Tout leur tombait à merveille ce jour-là ; aussi s'offrirent-ils un dîner dans un restaurant de premier ordre.

Nous ne désignerons ces personnages que par leurs prénoms : Oscar et Ernest.

Pendant le repas, Oscar s'empare d'une cuiller d'argent et la fait adroitement disparaître dans une de ses bottes.

Ernest, qui a eu la même idée, mais qui s'aperçoit que le garçon a l'œil sur eux et les surveille attentivement, imagine un moyen de se rattrapper en jouant un mauvais tour à son camarade.

Après avoir réglé leur dépense, les deux garnements se lèvent. A ce moment, Ernest, prend ostensiblement une cuiller semblable à l'autre, et la montrant entre ses deux doigts aux consommateurs :

— Messieurs et dames, je vais vous faire un tour. Vous voyez bien cette cuiller ? Je la mets dans ma botte. Là, elle y est, n'est-ce pas ? Une.... deusse.... trois.... Partez ! Elle est dans la botte de mon ami !

Et Ernest s'éloigne tranquillement en emportant la cuiller, tandis qu'Oscar, tout penaud, est obligé de rendre la sienne devant les spectateurs, qui trouvent le tour très habilement exécuté.

On secret.

Lai a dâi dzeins dein stu mondo que sont pe ben-hirâo què d'autro, na pas que l'ont mé d'ardzeint ào que l'aussont 'na pe dzeintià fenna ; mâ pace que l'ont on autre façon dè conduirè lão liquietta et que preignont lè z'afférès pè on autre bet què lè z'autro.

On gaillâ qu'êtai pliein dè dettès coumeint on tsin dè pudzès, viquessâi tot parâi coumeint se l'avâi z'u 'na lottâ d'obligachons dè tsemin dè fai et d'aqhons dè la banqua cantonal. C'êtai on « vive la joie » que s'accordâvè l'absinthe ti lè dzo, que bêvessâi lo café à l'édhie, que djuivè ai cartès la veillâ et qu'êtai adé ein route la demeindze ; et quand bin

gâgnivè pou ein travailleint, l'êtai adé bin revou, et nion ne compregnâi coumeint fasâi po s'ein teri.

On ami, que gâgnivè mé què li, et qu'avâi prâo mau à veri et tornâ et à niâ lè dou bets, lâi fâ on dzo :

— Coumeint dâo tonaire fâ-tou, avoué lo pou que te gâgnè, po poâi ménâ la viâ que te minè, kâ t'as adé prâo, tandi que mè, su adé à teri lo diablio pè la quia ?

— Oh bin ! lâi repond l'autro, c'est que ne pâyo pas mè vilhiès dettès.

— Et lè novallès ?

— Lè novallès ! Eh bin, ne mè préssò pas, lè laisso veni vilhiès !

Onna bouuna reponsa.

On certain troupier dè pè Mourtsi, qu'avâi z'âo z'u servi dâo teimps dè Napoléon (dâo vretablio) et qu'avâi fé la campagne dè Russie, ein dozè, avâi reçu 'na balâfra que lâi tegnâi du l'orolhie tant qu'âo meinton.

Onna né que l'Empereu sè promenâvè déveron lè fû dè bivouaque, ye vâi noutron Mourtséran avoué sa balâfra, et coumeint savâi que lo lulu amâvè prâo quartettâ et que l'êtai bataillâ qu'on tonaire, Napoléo lâi fâ :

— Dein quin cabaret as-tou étâ astiquâ de 'na pareille maniére ?

— Dein on cabaret iò vo z'âi pâyi l'écot, majesté, à Moscou ! se lâi repond lo gaillâ dè Mourtsi.

Napoléon n'amâvè pas qu'on lâi reprodzâi lè tau-pâïs que l'avai reçu ; mâ tot parâi trovâ que cé de Mourtsi lâi avâi tant bin su rivâ son clliou, que lâi baillâ 'na pice dè 5 batz dè Berna po bâirè à sa santé.

LA MANSARDE

par CH. DESLYS.

II

Le comte Bernard eut le bonheur de trouver la portière dans sa loge. Il connaissait les concierges, il commença par lui mettre un louis dans la main.

Puis, usant d'autant de politesse qu'avec une marquise :

— Madame, dit-il, je désirerais, avant que cette maison disparaisse, passer quelques minutes dans cette mansarde qu'habita jadis un de mes bons amis, je vous l'avouerai même franchement, cet ami, c'est moi, la mansarde dont la porte fait face à l'escalier. Puis-je me permettre cette fantaisie, Madame ?

— Ah ! voilà qui est guignonnant ! répondit la concierge, c'est la seule de mes locations qui soit encore occupée. Croyez bien, Monsieur, que ça me désole.

Espérant calmer cette désolation, le général exhiba une seconde pièce d'or. La portière tout aussitôt se ressouvent qu'elle avait une seconde clé. Comme tout à propos, la personne venait de sortir. Mais il fallait monter tout de suite, et surtout ne pas rester longtemps. Elle voyait bien avec qui elle avait affaire : elle espérait qu'on n'abuserait pas de sa confiance, et qu'un secret éternel... Déjà le comte Bernard n'écoutait plus ; il arrivait au premier étage. Jusqu'au troisième, cette allure se soutint ; mais un peu plus haut, il fallut bien ralentir le pas et respirer un peu.

— Ouf ! se dit le général, j'étais plus ingambe autre-